

LES ACOUPHÈNES

Stern qui est écrivain dit j'ai des acouphènes car je suis écrivain, à longueur de journée retentit dans mes oreilles le bruit d'une de ces grosses machines à écrire à peu près impossibles à déplacer qu'on voyait encore dans les bureaux au début des années soixante ou qu'on voit dans les films. Son crépitement remplit mes oreilles en permanence, avec une intensité variable selon que je me trouve dans un lieu plus ou moins bruyant. Le bruit de cette machine atteint son intensité maximale dans le hall de la gare Saint-Lazare. Je ne prends jamais le train mais quelquefois je sors de chez moi et vais à la gare Saint-Lazare pour errer un peu dans son hall, cependant depuis quelque temps ces visites à la gare Saint-Lazare sont devenues pratiquement impossibles car j'ai l'impression qu'un énorme bureau est suspendu au plafond du hall de la gare Saint-Lazare avec une

personne assise en train de taper à la machine avec frénésie, le tout accroché à un câble dont le tracé correspondrait exactement à mes déplacements à travers ce hall, si bien que, quel que soit le degré de vacarme dans le hall de la gare Saint-Lazare, il est couvert en ce qui me concerne par un gigantesque crépitement de machine à écrire. Je sais qu'il s'agit d'un acouphène mais ce crépitement de machine est si intense et si réaliste que je ne peux pas m'empêcher de m'arrêter de temps à autre et de regarder vers le plafond du hall de la gare Saint-Lazare pour voir si malgré tout il n'y aurait pas là un bureau suspendu, avec un type en train de taper sur sa machine en agitant furieusement les jambes dans le vide. Si bien que les usagers de la gare Saint-Lazare, qui contrairement à moi montent dans des trains ou en sortent, me rentrent dedans en vociférant, généralement par devant et par derrière car je me glisse en général entre deux flux de passagers l'un s'écoulant en direction d'un train l'autre sortant d'un train et se ruant vers la sortie, les deux flux me heurtent et le choc se répercute dans leurs épaisseurs respectives causant un rapide embrouillamini furibond autour de ma personne, le tout accompagné d'un monstrueux ricanement typographique. J'ai pratiquement renoncé à fréquenter la gare Saint-Lazare.

Mais mes acouphènes ne disparaissent pas quand je suis à mon domicile. Ils s'adaptent simplement au niveau sonore restreint, quand mes voisins allument la télévision ou bêtifient d'une voix de tête pour calmer les hurlements de leur enfant caractériel ces acouphènes

augmentent jusqu'à les couvrir, c'est déjà ça, puis ils redescendent au niveau d'un petit cliquetis serein et régulier. Dans le silence de la nuit tandis que je suis étendu dans le noir à ne pas dormir ils se limitent à un interminable grignotement suraigu de souris mécanique.

C'est parce que je suis écrivain évidemment, dit Stern, c'est ma culpabilité qui se manifeste de cette manière. Écris, me disent ces acouphènes, autrement dit trouve un sujet. Pendant toutes les journées que je passe chez moi à essayer de faire le vide dans mon esprit, ou dans les rues voire dans les halls de gare à errer en tâchant de me faire le plus réceptif possible, tout cela dans l'espoir de voir un sujet se présenter, ces acouphènes me rappellent que je devrais être en train d'en traiter un, m'empêchant ainsi de le trouver, dit Stern.

On pourrait se demander dit-il pourquoi ma culpabilité de ne pas écrire prend la forme d'un bruit de machine. Car je pourrais avoir comme acouphène un bruissement léger d'ordinateur portable, un froissement marin de pages éliminées, un discret griffement de stylographe. Mais ma culpabilité de ne pas écrire prend la forme d'un bruit de machine à écrire des années cinquante, bruit qui quand j'y pense fait surgir dans mon esprit la vision d'un local administratif du début des années soixante rempli de bureaux cliquetants à tiroirs et classeurs pourvus de volets qui coulissent, couverts de dossiers, de crayons noirs, rouges, bleus, d'élastiques, de trombones, avec sur un des angles du meuble un de ces petits disques métalliques à encoches

montés sur pied et destinés à supporter des tampons encreurs. Quand j'étais petit au début des années soixante on voyait encore de grosses machines à écrire presque impossibles à déplacer et les bureaux étaient semblables à celui-là. J'étais trop petit à la fin des années cinquante pour me rappeler ces machines et ces meubles en leur âge d'or mais au début des années soixante, vêtu d'une culotte courte en tergal à bretelles, j'en ai vu. Le désir impérieux de posséder moi aussi un tel bureau était né dans mon esprit dans ces années-là, et j'avais réclamé un bureau à ma taille, à cor et à cri, avec tant d'opiniâtreté que pour finir on m'en avait acheté un, moins bien que les véritables bureaux que je contemplais avidement chaque fois que je pénétrais dans quelque local administratif bien entendu, mais susceptible malgré tout d'entretenir une certaine illusion si bien qu'assis à ce bureau miniature en culotte de velours ou de tergal pied-de-poule je jouais à être employé de bureau, car je ne savais pas encore qu'on pouvait être écrivain. Plus tard j'ai découvert cette autre possibilité et je m'en suis aussitôt emparé. Alors l'image de mon nouvel idéal personnel a commencé de s'élaborer, passant en quelques années d'auteur de contes pour enfants à auteur américain alcoolique tapant frénétiquement histoire sur histoire sous une lampe à abat-jour vert.

Mes acouphènes en forme de bruit de machine proviennent en fait du bureau idéal de mon enfance, devenu tout naturellement dans mon esprit la table de travail indispensable d'un écrivain sans problèmes de

sujets, ce bureau parfait n'a jamais cessé de faire partie de ma personne en tant que prolongement idéal. J'abrite un invisible meuble dont les tiroirs les tampons la machine ses rubans ses touches sont une extension rêvée de mon moi intime. Mes acouphènes me rappellent qu'être assis à ce bureau en train d'écrire est ma destinée, pour ainsi dire mon devoir, un devoir qui éclipse celui d'écrire ceci plutôt que cela, mais du coup comment en écrivant ceci ou cela ne pas avoir le sentiment de me dérober aux exigences de ce devoir, alors même qu'il faut bien pourtant, pour écrire, écrire quelque chose.

Ces acouphènes qui me reprochent de ne pas écrire s'indigne Stern sont en même temps le signe de mon impossibilité à le faire, pour qu'ils cessent il faudrait que je m'y mette, c'est-à-dire que je trouve un sujet, mais tant qu'ils seront là je serai incapable d'en trouver un, la preuve.

La seule possibilité dit-il serait que je fasse en sorte qu'un sujet se présente, puisqu'il ne se présente pas dans mon esprit il faudrait qu'il advienne en réalité. Je m'en saisirais aussitôt. S'il m'arrivait quelque chose je pourrais raconter cet événement, si minime soit-il, ou au moins tâcher de le faire, seulement évidemment quand on passe ses journées chez soi à chercher un sujet, ou à errer dans les halls et les rues l'air hagard avec des acouphènes plein les oreilles, il y a peu de chances qu'il vous advienne quoi que ce soit. En même temps ces acouphènes pourraient être eux-mêmes la solution. Car avec ces

acouphènes dans les oreilles errer dans les rues peut présenter un danger, dit Stern, je n'entends plus rien qu'un gigantesque cliquetis comment dans ces conditions percevoir les klaxons des véhicules ou les cris d'avertissement des autres passants. Je suis d'une prudence maniaque et ne cesse de regarder à droite et à gauche si bien que je ne risque en fait strictement rien dit-il, mais je pourrais quand même faire semblant de n'avoir rien vu et me jeter sous les roues d'une automobile ayant ainsi un accident, ce serait déjà un bon point de départ.

D'un autre côté je n'ai pas réellement envie qu'un accident m'arrive, remarque Stern. Mais ajoute-t-il je pourrais faire semblant d'être sur le point d'avoir un tel accident, de façon à me faire rattraper in extremis au bord du trottoir par une personne, alors je lui parlerais par exemple de mes acouphènes, les gens sont toujours intéressés par les histoires des écrivains. Celle-ci pourrait constituer un prétexte à une conversation dans un café, là soit la personne me raconte sa vie, paf, je tiens un sujet, soit si c'est une femme notre entrevue devient le point de départ d'une aventure sentimentale qui même éphémère et minable me fournit la matière d'au moins un bref récit. À tout hasard mieux vaudrait que ce soit une femme. J'errerais longtemps, cherchant tant qu'à faire une femme jeune et attractive, j'en verrais plusieurs à l'extrême bord des trottoirs, dressées et cambrées dans l'appel du taxi l'espoir du bus ou l'attente impatiente du changement de feu. Je tenterais à plusieurs reprises de me lancer sous leurs yeux sous les

roues d'une voiture ou au moins d'un deux-roues, mais tels que je connais les gens personne, et surtout pas la fille, n'aurait l'air de remarquer quoi que ce soit, si bien que je devrais à chaque fois me hâter de remonter tout seul au dernier moment sur le trottoir, dit Stern. Ça commencerait à m'énerver dit-il.

A la fin déclare-t-il je me lancerais adienne que pourra. J'aurais repéré une jeune femme particulièrement attractive sur ma gauche et encouragé par ce surcroît d'attractivité je me jetterais pratiquement sous une voiture, peu importe la marque, de toute façon je n'y connais rien. Mais avec la chance qui me caractérise, ricane Stern, la jeune femme ne remarquerait pas que je frôlerais la mort, tout comme moi-même je n'aurais pas remarqué disons une grosse dame de soixante-cinq ans sur ma droite qui m'aurait rattrapé de l'autre côté. Je me sentirais dit Stern empoigné par le bras au dernier moment et tiré en arrière dans un mouvement pivotant au terme duquel je me trouverais avec malgré tout un certain soulagement nez à nez avec une femme de soixante-cinq ans qui me regarderait les yeux écarquillés.

Je serais un peu déçu mais conscient que ce ne serait pas le moment de faire le difficile. Après une seconde à peine d'hésitation je déclarerais à cette femme j'ai des acouphènes, c'est parce que je suis écrivain, ma culpabilité de ne pas créer se traduit par un cliquetis de machine permanent dans mes oreilles, puis j'attendrais. Nous serions debout tous les deux face à face au bord du trottoir, dans la rue déjà sombre, hivernale, où des passants vêtus d'écharpes et de manteaux

défileraient parallèlement à des voitures phares allumés et à des scoutaires. Les lunettes circulaires de cette femme refléteraient la lumière des phares, dans son visage rond. Ce visage exprimerait la surprise un instant dit Stern mais après, avec la chance que j'ai, il s'illuminerait, et cette femme dirait moi aussi j'écris des romans, des pièces de théâtre, des poèmes, l'œil étincelant elle ajouterait c'est ma passion, comme je suis retraitée et dépourvue d'enfants j'ai le temps de l'assouvir, puis de plus en plus volubile elle ajouterait qu'elle a également des idées, ajoute Stern, ça elle n'en manque pas, elle dirait dit-il qu'elle a chez elle toute une pile de manuscrits et que si elle osait elle me demanderait de la suivre jusqu'à ce domicile et de les lire au moins partiellement car elle aurait dirait-elle besoin des conseils d'un professionnel. J'aurais déjà pris la fuite, évidemment, je foncerais vers mon domicile, que j'atteindrais haletant pour me jeter dans l'entrée puis dans l'escalier, toujours avec le bruit de ma machine dans les oreilles, à ce compte-là autant le garder sans risquer de me faire écraser.

Pierre Ahnne